



L'Empire vous répond : analyse comparative de *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud et *L'Étranger* d'Albert Camus

Niyati Sail

Département de français, Université de Mumbai, Inde

niyati2312sail@gmail.com

<https://orcid.org/0009-0001-4354-6279>

Reçu le 09-10-2025 / Évalué le 12-11-2025 / Accepté le 01-12-2025

Résumé

« L'Arabe » dans *L'Étranger* de Camus est considéré comme un exemple frappant d'effacement identitaire dans la littérature coloniale. Loin d'être un simple choix stylistique, le sujet colonial est délibérément relégué au rang de personnage secondaire dans le discours de l'empire. Cet article est une analyse comparative entre *Meursault contre-enquête* de Kamel Daoud et *L'Étranger* de Camus. L'Arabe de Camus devient le Moussa de Daoud. La langue française, un héritage colonial, est choisie pour articuler les expériences des sujets colonisés algériens. La littérature postcoloniale donne voix aux sans voix et l'empire vous répond.

Mots-clés : identité, subalterne, silence, effacement

The Empire Writes back : A comparative analysis of Kamel Daoud's *Meursault, contre-enquête* and Albert Camus' *L'Étranger*

Abstract

« The Arab » in Camus' *L'Étranger* is considered to be a striking example of identity erasure in colonial literature. More than a stylistic choice, the Arab is deliberately reduced to a background character in the empire's discourse. This article is a comparative analysis between *Meursault contre-enquête* by Kamel Daoud and *L'Étranger* by Camus. Camus's Arab becomes Daoud's Moussa. The French language, a colonial legacy, is chosen by the author to articulate the experiences of colonised Algerians. Postcolonial literature gives a voice to the voiceless, and the empire writes back.

Keywords: identity, subaltern, silence, erasure

Introduction

Meursault, contre-enquête de Kamel Daoud est une réécriture postcoloniale du monument d'absurde d'Albert Camus, *L'Étranger*. Il donne

la parole à l'Arabe anonyme qui a été tué par Meursault, le protagoniste de *L'Étranger*. Dans ce roman, Haroun, le frère de l'Arabe tué, évoque l'impact du colonialisme sur la société algérienne. Il incarne le sentiment de frustration et de colère que les Algériens ressentent vis-à-vis de leurs oppresseurs français et de l'effacement total de l'identité indigène dans leur narratif.

Ce roman, publié environ 50 ans après la publication de *L'Étranger*, a été sélectionné pour le Prix Goncourt 2014. Cependant, ce n'est que dix ans plus tard, en 2024, qu'il est devenu le premier auteur algérien à remporter le Prix Goncourt. Il ne s'agit pas simplement d'une victoire individuelle, mais d'une reconnaissance mondiale du traumatisme vécu par l'Algérie. À la lumière du Prix Goncourt 2024 remporté par Kamel Daoud pour son roman *Houris*, ce sujet est particulièrement pertinent, car il démontre que l'effacement silencieux des Arabes sans voix dans le passé colonial est l'ancêtre direct des victimes réduites au silence dans les conflits modernes en Algérie, prouvant que la littérature continue d'être le seul moyen capable de nommer les morts et de briser le cycle de l'effacement historique. La prise en compte de ces récits nous permet d'affirmer que le traumatisme en Algérie est un palimpseste riche qui mérite une étude approfondie.

La blessure coloniale que nous cherchons à analyser dans cet article est la première couche ; la guerre civile des années 90 en est la deuxième, toutes deux caractérisées par la volonté de l'État d'oublier ou d'effacer les victimes. En relisant *L'Étranger* à travers le prisme de *Meursault, contre-enquête*, nous ferons dialoguer ces deux romans sur les thèmes du silence, de l'identité et du traumatisme du colonialisme.

L'Étranger de Camus et *Meursault, contre-enquête* de Daoud sont deux livres qui appartiennent au même univers littéraire : ils traitent tous deux des mêmes thèmes et de la même intrigue. Les deux livres ont en commun l'intrigue centrale du bouleversement qui découle du meurtre d'un Arabe par un Algérien pied-noir.

Cependant, alors que le roman de Camus met en avant le crime de Meursault sans aucune considération pour l'identité de sa victime, le roman de Daoud s'approprie l'intrigue de Camus et donne un nom, *Moussa*, à la victime de Meursault. Effacé et oublié dans le récit de sa propre mort dans

L'Étranger, Moussa trouve enfin une voix à travers le récit de son frère Haroun dans le roman de Daoud.

Le récit de Daoud tient un miroir à *L'Étranger* et souligne le traitement injuste infligé à l'Arabe, qui est effacé et « aliéné » dans l'histoire de sa propre mort. Cette remise en question met en lumière les complexités du colonialisme et ses effets désastreux sur les sujets colonisés. De ce fait, *Meursault, contre-enquête* est une œuvre littéraire postcoloniale, ce qui signifie qu'elle traite l'héritage du colonialisme et la façon dont il continue à influencer le présent, et offre une critique cinglante de la manière dont la littérature et le discours occidentaux ont marginalisé et déshumanisé les sujets colonisés.

Dans le cadre de son roman *Meursault, contre-enquête*, Kamel Daoud affirme que *L'Étranger* d'Albert Camus a simplement été une source d'inspiration pour lui. Il a cherché à imaginer une alternative à l'histoire de Camus qui commence par la famille de l'Arabe et pose les mêmes questions posées par le protagoniste de Camus, mais les transpose dans un contexte colonial.

Le roman de Daoud est donc une réécriture postcoloniale de *L'Étranger*, qui aborde les mêmes thèmes de la mort, de la colonisation de l'Algérie, la place des femmes et de l'absurdité du point de vue de la famille de l'Arabe mort, marginalisée et effacée dans le roman de Camus. Comme le dit Daoud, l'objectif est de trouver un sens et un but à sa vie, ce qui est, en fin de compte, la seule chose qui importe.

Pour Daoud, l'objectif de rédiger cette œuvre n'était pas de demander des explications à la France pour la colonisation de l'Algérie, mais seulement de faire savoir au monde que l'Arabe avait, lui aussi, quelque chose à dire, sa propre histoire.

Selon Kamel Daoud, « Kateb Yacine parlait de "butin"¹, mais moi, je ne suis pas un enfant de la guerre. C'est une histoire finie, je ne veux ni la porter ni la subir. » (Daoud, 2014). Cela montre clairement que le but de ce roman était uniquement de donner une occasion aux Arabes sans voix d'être enfin entendus par le monde.

¹ « La langue française reste un butin de guerre. À quoi bon un butin de guerre, si l'on doit le jeter ou le restituer à son propriétaire dès la fin des hostilités ? » (Yacine, 2006).

Cet article met en lumière la relation intertextuelle qui existe entre ces deux romans à travers le prisme du traumatisme de l'effacement, où Daoud entreprend une contre-enquête pour transformer le prédicat du subalterne d'un état de mutisme anonyme à un acte de résilience. Nous allons nous y focaliser sur les études postcoloniales pour examiner comment le colonialisme et le postcolonialisme sont exprimés dans les deux œuvres. Nous allons également analyser comment l'œuvre de Daoud revisite le passé colonial et remet en question l'héritage du colonialisme français en Algérie en nous basant sur les études des théoriciens et critiques littéraires éminents.

1. Encadrement théorique

Les termes « postcolonial » et « post-colonial » sont souvent utilisés de manière interchangeable pour décrire les mouvements culturels, politiques et littéraires qui ont émergé après la fin de la période de colonisation. Cependant, il existe une différence subtile entre ces deux termes.

Le terme « postcolonial » fait référence à la période qui suit la fin du colonialisme, tandis que le terme « post-colonial » fait référence aux conséquences ou aux répercussions du colonialisme. L'utilisation du trait d'union dans « post-colonial » met l'accent sur le lien entre le colonialisme et son impact sur les sociétés et les cultures qui ont vécu cette expérience.

Selon Jean-Marc Moura,

« Post-colonial » désigne donc le fait d'être postérieur à la période coloniale, tandis que « postcolonial » se réfère à des pratiques de lecture et d'écriture intéressées par les phénomènes de domination, et plus particulièrement par les stratégies de mise en évidence, d'analyse et d'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes. (Moura, 2007).

En outre, le terme « postcolonial » est souvent utilisé pour décrire les théories littéraires et culturelles nées dans les années 1980 et 1990, qui explorent l'impact du colonialisme sur les cultures et les communautés colonisées. Par contre, le terme « post-colonial » est utilisé plus largement pour décrire les mouvements politiques et sociaux qui ont émergé en réaction au colonialisme. Selon Elleke Boehmer, professeur de littérature

mondiale à l'université d'Oxford, l'écriture postcoloniale est plus qu'une simple écriture née « après » l'empire. Il s'agit plutôt d'un examen critique de la représentation de la relation coloniale, dans le but de résister aux perspectives coloniales préimposées. (Boehmer, 2005).

2. Déformation et effacement de l'identité orientale

Edward Saïd, souvent considéré comme le « père des études postcoloniales », analyse la manière dont les chercheurs et les écrivains occidentaux ont traditionnellement dépeint l'Orient comme inférieur et exotique ; des représentations construites afin de légitimer l'impérialisme et d'affirmer la supériorité des pouvoirs occidentaux. Dans cette section, nous essayerons d'explorer les théories postcoloniales clés évoquées dans son œuvre *Orientalism*.

Selon Saïd, l'orientalisme n'est pas seulement une question de représentation ou de différence entre les cultures. Orientalisme est le « style de pensée fondé sur la distinction ontologique et épistémologique entre « l'Orient » et (le plus souvent) « l'Occident » » (Saïd, 2003 : 15).

Simplement dit, le terme « orientalisme » fait référence à un système de pensée qui divise le monde en deux : l'Est, c'est-à-dire « l'Orient », et l'Ouest, c'est-à-dire « l'Occident ». Cette manière de penser suppose que l'Orient est fondamentalement différent de l'Occident et que l'Occident est supérieur dans les domaines de la connaissance, de la culture et de la politique. Cette différenciation entre ces deux mondes est basée sur l'ontologie et l'épistémologie ; sur notre capacité de comprendre le monde qui nous entoure et également sur la façon dont on acquiert des connaissances sur ce monde.

Cette distinction sert à construire l'Orient comme un lieu inférieur et passif, en contraste avec l'Occident qui est présenté comme supérieur et actif. Cela sert à justifier l'occupation de l'Orient par l'Occident, ce dernier se considérant comme civilisé et l'autre comme sauvage. En colonisant l'Orient, l'Occident lui rend service car il lui apporte le cadeau de la civilisation.

Dans *Meursault, contre-enquête*, Daoud soulève des questions sur la manière dont le monde et le peuple arabe ont été représentés dans la

littérature occidentale, reflétant les thèmes abordés par Saïd dans *Orientalisme*.

On imagine les Arabes, par exemple, comme montés sur des chameaux, terroristes, comme des débauchés au nez crochu et vénaux dont la richesse imméritée est un affront pour la vraie civilisation. On suppose toujours, quoique de manière cachée, que, bien que les consommateurs occidentaux appartiennent à une minorité numérique, ils ont le droit soit de posséder soit de dépenser (ou l'un et l'autre) la plus grande partie des ressources mondiales. Pourquoi ? Parce que, à la différence des Orientaux, ils sont de véritables êtres humains. (Saïd, 2003 : 109).

Ces paroles mettent en évidence les stéréotypes déshumanisants historiquement attachés aux Arabes par la culture occidentale. Ces clichés décrivent les Arabes comme des êtres primitifs et inhumains, et ont été utilisés pour justifier la colonisation comme une tentative pour le développement des sociétés arabes.

Ces mêmes idées sont présentes dans *L'Étranger*, qui se déroule dans l'Algérie coloniale. Tout au long du roman, l'Arabe ne porte jamais un nom et est réduit à une figure anonyme et sans visage dont le seul rôle est d'être la victime de Meursault. Le roman met en avant l'Arabe indigène comme un être irrationnel et violent, et renforce l'idée que l'Occident a le droit de dominer et de « civiliser » cette société primitive.

3. Déshumanisation des Sujets Colonisés

Dans *L'Étranger*, le protagoniste ne pense pas qu'il sera condamné pour avoir tué l'Arabe, car aux yeux du colonisateur, l'Arabe est insignifiant dans la mort comme il l'est dans la vie. La mort de l'indigène, pour Meursault, est une affaire simple qui ne méritait pas un avocat.

Pour Haroun, le nom de Moussa n'est pas cité dans *L'Étranger*, « parce que sinon, mon frère aurait posé un problème de conscience à l'assassin : on ne tue pas un homme facilement quand il a un prénom. » (Daoud, 2014 : 42).

Pour ternir l'image de l'arabe et pour innocenter Meursault aux yeux de ses lecteurs, Moussa, l'Arabe sans nom est doté d'une sœur putain.

Le but est d'insulter la mémoire de Moussa, le salir, le dénigrer, et en même temps atténuer la gravité de la faute de Meursault.

De plus, même si Moussa est la victime de l'histoire et que le poids de sa mort est supporté par Haroun et leur mère, ils ne sont pas du tout mentionnés et sont réduits à de pauvres indigènes qui ne méritent pas une place dans le narratif de l'homme blanc. Le meurtre et la victime disparaissent de la narration. Ce qui reste c'est une étude approfondie des idées et des dilemmes du meurtrier. Le meurtre de l'Arabe n'est qu'un point de départ de l'absurde.

D'autre part, le roman de Meursault a servi de justification au meurtre qu'il a commis, le mettant sous un bon jour tandis que le véritable sujet - la mort de Moussa - était astucieusement mis au second plan.

Le livre de Meursault ne m'apprit rien de plus sur Moussa sinon qu'il n'avait pas eu de nom, même au dernier instant de sa vie. En revanche, il me donne à voir l'âme du meurtrier comme si j'étais son ange. (Daoud, 2014 : 93).

Le stéréotype culturel de la vengeance d'honneur chez les Arabes est également évoqué dans *l'Étranger*, car Meursault dépeint Moussa souhaitant se battre contre Raymond pour avoir maltraité sa sœur, la maîtresse de ce dernier.

Ainsi, *Meursault, contre-enquête* mérite une lecture postcoloniale car à travers ce roman, Daoud conteste les représentations occidentales de l'Orient. En donnant la parole aux personnages précédemment marginalisés, ce roman apporte un contrepoint aux récits dominants sur l'Orient et invite les lecteurs à réfléchir à la manière dont les puissants façonnent l'histoire et, par conséquent, notre compréhension du monde.

4. Femmes comme Sujets Colonisés

La représentation des femmes arabes dans *L'Étranger* peut également être considérée comme une forme d'orientalisme, car cela reflète la tendance de l'Occident à exotiser l'Orient. Le fait de présenter les femmes arabes comme des objets de désir exotique souligne la manière dont

l'Occident a historiquement traité les femmes arabes comme des êtres inférieurs et les a réduites à de simples objets de désir.

Après des années de l'oppression coloniale, ayant tout perdu, il reste au sujet colonial seul son honneur qui est incarné par la femme. Les outrager, c'est porter atteinte à l'identité de l'homme, protecteur des traditions.

Les nôtres, dans les quartiers populaires d'Alger, avaient en effet ce sens aigu et grotesque de l'honneur. Défendre les femmes et leurs cuisses ! Je me dis qu'après avoir perdu leur terre, leurs puits et leur bétail, il ne leur restait plus que leurs femmes. (Daoud, 2014 : 19).

La subalternité des Arabes est également mise en évidence par cette métaphore, comme le souligne Haroun.

La terre de ce pays sous la forme de deux femmes imaginaires : la fameuse Marie, élevée dans la serre d'une innocence impossible, et la prétendue sœur de Moussa/Zoudj, lointaine figure de nos terres labourées par les clients et les passants, réduite à être entretenue par un proxénète immoral et violent. Une pute dont le frère arabe se devait de venger l'honneur. (Daoud, 2014 : 49).

Ici, la métaphore de la femme arabe prostituée peut également être considérée comme une représentation de l'Algérie exploitée par les colonisateurs.

Cependant, le rôle des femmes ne se limite pas à cette comparaison. Tandis que les colonisateurs considèrent les hommes indigènes comme dangereux et sauvages, les femmes indigènes, au contraire, sont perçues comme exotiques et mystérieuses. Alors que les hommes indigènes sont appelés *l'Arabe*, la femme indigène est décrite comme *une Mauresque*².

Ainsi, la femme arabe est exotisée, car *l'exotique* est jugée attirante, tandis que *l'étrangère* semble dangereuse et menaçante pour les colonisateurs.

En outre, dans la littérature coloniale, la femme *exotique* est souvent dépeinte comme une coquette séductrice qui a une libido élevée qui ne peut être satisfaite par l'homme émasculé indigène. Par conséquent, elle

² « Quand il m'a dit le nom de la femme, j'ai vu que c'était une Mauresque. » (Camus, 1942 : 26).

semble n'avoir d'autre choix que de se tourner vers les colonisateurs pour assouvir ses appétits sexuels.

5. Le « subalterne », et la réclamation de sa voix

Gayatri Spivak parle du concept de « subalterne », qui met l'accent sur les expériences et les voix de la classe marginalisée dans un contexte colonial. Dans son essai intitulé *Can the subaltern speak ?* l'auteur évoque la représentation du sujet du Tiers-Monde dans le discours occidental et souligne que la production intellectuelle occidentale est, de maintes façons, complice des intérêts économiques internationaux de l'Occident. (Spivak, 1988 : 13, 14).

Dans le contexte postcolonial, un subalterne est un indigène dans un pays colonisé qui n'a aucun pouvoir et le plus souvent, victime d'exclusion et de discrimination. En prenant l'exemple de l'abolition de Sati par les autorités britanniques en 1829, Spivak démontre que le discours occidental de « les hommes blancs, cherchant à sauver les femmes de couleur des hommes de couleur » (Spivak, 1988 : 95), renforce l'image de l'Inde barbare avec des hommes de couleurs sauvages et des colonisateurs blancs civilisés, bienveillants. Du coup la colonisation et sa mission civilisatrice sont légitimées. L'impérialisme rend service aux femmes indiennes, opprimées par le patriarcat indigène.

Ce discours impérialiste se lit également dans *Meursault, contre-enquête*. Comme les veuves sauvées du bûcher par les colonisateurs blancs n'ont pas voix au chapitre, ainsi la sœur de l'Arabe, qui tout en étant l'élément catalyseur qui déclenche le drame de Meursault, n'est qu'une figurante. Sans prénom, absente du récit, qualifiée de maîtresse d'un homme blanc, cette sœur « pute » ne dit pas mot car le subalterne ne parle pas.

Spivak explique en outre que les hommes indigènes appartenant à l'élite ont souvent l'occasion de prendre la parole, mais que d'autres, plus bas dans la hiérarchie, n'ont pas cette chance. Haroun, le protagoniste de *Meursault, contre-enquête*, se distingue comme une exception à cette idée, car malgré ses origines modestes, il a été capable de parler la langue des colonisateurs

et de raconter son histoire - une opportunité qui n'a pas été offerte à Moussa.

Dans *Meursault, contre-enquête*, Haroun appartient à une société à dominante orale. Mais pour se faire entendre, il doit non seulement s'appropriier la langue des colonisateurs, mais aussi adopter le mode d'expression des colonisateurs, c'est-à-dire l'écrit.

Spivak a donc conclu qu'il était impossible de réclamer et de réécrire l'histoire dans le cadre occidental, qui construit la vérité pour les sujets colonisés, et a donc estimé que « *the subaltern cannot speak* ».

Le roman de Daoud peut être considéré comme une tentative réussie de donner voix à la perspective algérienne « subalterne » qui a été exclue et réduite au silence par l'occident dominant, et de remettre en question l'héritage colonial qui a marginalisé et déshumanisé les Algériens. Le roman reflète également l'accent mis sur l'importance de la décolonisation du savoir et de la culture, et sur la valorisation des perspectives et des voix subalternes.

6. La Langue et la Colonisation

Selon Ashcroft et al, « L'une des caractéristiques principales de l'oppression impériale est le pouvoir exercé sur la langue. Le système éducatif impérial impose une version « standard » de la langue métropolitaine comme norme et marginalise toutes les « variantes » en les traitant comme des impuretés³ » (Ashcroft et al., 2002 : 7).

Ainsi, la langue peut être considérée comme un moyen de domination et d'imposition des idéologies des colonisateurs aux sujets colonisés.

Cependant, dans la littérature postcoloniale, cette même langue qui a été utilisée comme un instrument d'oppression par les colonisateurs devient un allié pour les sujets colonisés et facilite l'expression de leur propre expérience.

³ *One of the main features of imperial oppression is control over language. The imperial education system installs a 'standard' version of the metropolitan language as the norm, and marginalizes all 'variants' as impurities.* (Ashcroft et al., 2002 : 7). Citation traduite par l'auteur de cet article.

De ce fait, la langue joue un rôle très important dans la littérature postcoloniale car elle devient une partie de tout ce qu'affrontent les sujets colonisés, comme on le voit dans *Meursault, contre-enquête* :

J'ai donc appris cette langue, en partie, pour raconter cette histoire à la place de mon frère qui était l'ami du soleil. Cela te paraît invraisemblable ? Tu as tort. Je devais trouver cette réponse que personne n'a jamais voulu me donner au moment où il le fallait. Une langue se boit et se parle, et un jour elle vous possède ; alors, elle prend l'habitude de saisir les choses à votre place, elle s'empare de la bouche comme le fait le couple dans le baiser vorace. (Daoud, 2014 : 11).

Selon Raja Rao, l'appropriation d'une langue est un processus par lequel les sujets colonisés revendiquent la langue des colonisateurs comme la leur et l'utilisent comme un moyen d'exprimer l'expérience coloniale⁴. (Rao, 1992 : 5).

Il s'agit donc de l'utilisation de la langue comme outil pour exprimer les diverses expériences culturelles d'une personne. Ce point est corroboré par Ashcroft *et al.* : « (L'appropriation est) le processus par lequel la langue est chargée de « porter le poids » de l'expérience culturelle de l'individu⁵ » (Ashcroft *et al.*, 2002 : 10).

De nombreux écrivains algériens, comme Daoud, ont commencé à utiliser le français pour exposer la vérité cachée par la littérature colonialiste. Pour reprendre les mots célèbres de Kateb Yacine : « À quoi bon un butin de guerre, si l'on doit le jeter ou le restituer à son propriétaire dès la fin des hostilités ? » (Yacine, 2006).

Cependant, cette utilisation du français a déclenché une polémique en Algérie dans la période post-indépendance, car l'utilisation du français en Algérie a commencé à nuire à la formation de l'identité algérienne. La littérature algérienne d'expression française, même si elle utilise la langue française, son expression, son style et son esprit sont algériens à la base.

⁴ « One has to convey in a language that is not one's own the spirit that is one's own » (Rao, 1992 : 5).

⁵ « (Appropriation is) the process by which the language is made to 'bear the burden' of one's own cultural experience. » (Ashcroft *et al.*, 2002 : 10). Citation traduite par l'auteur de cet article.

Comme le dit Daoud,

Les livres et la langue de ton héros me donnèrent progressivement la possibilité de nommer autrement les choses et d'ordonner le monde avec mes propres mots. (Daoud, 2014 : 31).

Cette idée est absolument cruciale pour comprendre le rôle joué par la langue dans *Meursault, contre-enquête*. Le narrateur établit également une métaphore entre les maisons abandonnées par les colonisateurs et la langue française :

C'est pourquoi je vais faire ce qu'on a fait dans ce pays après son indépendance : prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi. Les mots du meurtrier et ses expressions sont mon bien vacant. (Daoud, 2014 : 7).

Ainsi, *Meursault, contre-enquête* est un bel exemple de réécriture culturelle, puisque la même histoire est présentée d'un angle différent, c'est-à-dire du point de vue de l'Arabe.

« C'est simple : cette histoire devrait donc être réécrite, dans la même langue, mais de droite à gauche. » (Daoud, 2014 : 11).

Il s'agit de la résurrection du subalterne, car il trouve enfin sa voix, une occasion de faire connaître sa propre histoire au monde.

Il me semblait que j'approchais des lieux où l'assassin avait vécu, que je le retenais par la veste pendant qu'il embarquait vers le néant, que je le forçais à se retourner, à me dévisager puis à me reconnaître, à me parler, à me répondre, à me prendre au sérieux : il tremblait de peur devant ma résurrection alors qu'il avait dit au monde entier que j'étais mort sur une plage d'Alger ! (Daoud, 2014 : 68).

7. Restitution d'Identité des Sujets Colonisés

Dans le cas du roman de Camus, le nom du protagoniste a été très bien pensé. Le nom Meursault peut être lu comme mer et sol (soleil), faisant référence à l'union de la mer et du soleil - deux éléments cruciaux pour l'intrigue de ce roman.

L'Étranger est profondément ancré dans son contexte historique, c'est-à-dire l'Algérie coloniale dans laquelle Albert Camus a grandi. Malgré son

importance pour l'intrigue de *L'Étranger*, Camus n'a pas donné un nom à l'Arabe qui a été tué. Cela nous montre comment les Arabes jouent un rôle secondaire dans l'histoire et ne sont jamais nommés - ils servent plutôt d'informations de base pour la vie des protagonistes européens, qui reçoivent des noms et des identités.

Dans *Meursault, contre-enquête*, une tentative de renverser cette discrimination est faite. Les noms Moussa et Haroun font référence aux frères bibliques Moïse et Aaron du livre de l'Exode. Moïse est le héros, le sauveur, tandis qu'Aaron est son porte-parole, sa voix. Cela reflète la relation entre Moussa et Haroun ; Haroun voit son frère comme un martyr héroïque et sert de moyen pour faire entendre son histoire. En outre, le nom Meriem fait référence à Miriam, la sœur de Moïse et d'Aaron, ce qui pourrait renvoyer à son rôle de guide et de soutien affectueux de Haroun. Ainsi, dans le roman de Daoud, les personnages arabes ont enfin des noms avec des significations profondes, comme le protagoniste européen de *L'Étranger*.

En outre, on constate que les personnages blancs sont dotés des noms et des traits de caractère distincts, mais que les Arabes n'ont pas de profondeur de caractère car ils ne sont pas considérés comme importants pour le récit des colonisateurs. Ce traitement à deux vitesses de la représentation de l'identité des personnages européens par rapport à l'identité des Arabes est également mis en évidence dans *Meursault, contre-enquête*, dans lequel le narrateur dit,

Moi qui m'attendais à retrouver dans cette histoire les derniers mots de mon frère, la description de son souffle, ses répliques face à l'assassin, ses traces et son visage, je n'y ai lu que deux lignes sur un Arabe. Le mot « Arabe » y est cité vingt-cinq fois et pas un seul prénom, pas une seule fois.
(Daoud, 2014 : 87).

Cependant, ce qui fait de *Meursault, contre-enquête* un bel exemple de littérature postcoloniale, est le fait que le scénario est inversé dans ce roman. Ici, le narrateur remarque que même si les Européens avaient l'habitude d'appeler tous les inconnus *Mohammed*, il a décidé, à son tour, de les appeler tous *Moussa*⁶. Ainsi, dans ce cas, on observe que le sujet colonisé commence à considérer les colonisateurs comme un groupe

⁶ « Les gens dans ce pays ont l'habitude d'appeler tous les inconnus "Mohammed", moi je donne à tous le prénom de "Moussa". » (Daoud, 2014 : 21).

homogène, sans tenir compte de son identité individuelle. De plus, le narrateur remarque, « Depuis des siècles, le colon étend sa fortune en donnant des noms à ce qu'il s'approprie et en les ôtant à ce qui le gêne. » (Daoud, 2014 : 15). Cela nous montre le rôle important que joue un nom dans la définition de l'identité des sujets colonisés et comment, en donnant à « l'Arabe » un nom dans *Meursault, contre-enquête*, l'écrivain restitue l'identité du sujet colonisé. Au cœur de ce récit, l'objectif de *Meursault, contre-enquête* est simple : remédier à l'effacement de Moussa en lui donnant un nom et une identité.

Je veux que tu notes le nom de mon frère, car c'est celui qui a été tué en premier et que l'on tue encore. J'insiste, car, sinon, il vaut mieux se séparer ici. (Daoud, 2014 : 14).

Conclusion

Daoud, qui est athée, croit que l'islamisme fervent est la cause de la nation attardée. « La religion pour moi est un transport collectif que je ne prends pas » (Daoud, 2014 : 52). Il considère que même après avoir gagné l'indépendance, l'Algérie n'est toujours pas une nation libre, car son indépendance a été volée par les colonisateurs.

Il fallait refaire et revivre la libération de ce pays. Il fallait un nouveau départ, une nouvelle indépendance. Notre indépendance a été confisquée par les colonisateurs, dont Bouteflika était l'un des derniers survivants. Eux ne voulaient pas que le temps passe, ils ne voulaient pas de démocratie ni de transition. (Daoud, 2019).

Le gouvernement d'Algérie indépendant, comme le colonisateur avant lui, ont tous les deux volé l'identité et l'agentivité du peuple algérien. En réclamant l'identité et le nom de l'Arabe dans l'œuvre de Camus, Daoud entreprend le même acte de libération qu'il souhaite voir dans la société algérienne.

Un extrémiste religieux islamique rejetterait peut-être Camus pour des raisons purement religieuses ou nationalistes. Daoud, athée et libre penseur, rejette l'anonymat de la victime de Camus. Il conteste l'idée de « l'Arabe » comme figurant sans nom. Étant donné que Daoud n'est pas aveuglé par le dogme religieux, il ne voit pas « l'Arabe » (Moussa) comme

un martyr ou un symbole, mais comme un homme avec une famille et une histoire ; une histoire qui mérite d'être racontée. Il se concentre sur le présent et l'avenir de la nation « Je suis très et profondément allergique à la rente du décolonial. » (Daoud, 2022).

Le refus de Daoud de se définir par le passé colonial de son pays peut être considéré comme un acte de résilience. Si Daoud est un enfant de l'indépendance, il a le droit de s'adresser au colonisateur en tant qu'égal, et non en tant que subalterne. L'utilisation de la langue du colonisateur n'est plus une marque de soumission, c'est une stratégie de réappropriation et subversion de l'outil de l'oppression. C'est la déconstruction du regard pied-noir car cette fois, c'est l'Arabe qui juge l'homme blanc. L'Empire colonial répond, exige des comptes.

Il est évident que l'héritage du colonialisme continue d'avoir des effets profonds sur la société et la culture algérienne jusqu'à nos jours. La littérature a permis de relire des pans de l'histoire, la théorie a proposé des cadres, un des textes les plus incontournables de la littérature a été revisité.

Bibliographie

Alilat, F. 2019. « Algérie – Kamel Daoud : "Il faut juger Bouteflika" ». Jeune Afrique, 23 juin. [En ligne] : <https://www.jeuneafrique.com/mag/792294/politique/algerie-kamel-daoud-il-faut-juger-bouteflika/> [consulté le 26 décembre 2026].

Ashcroft, B., G. Griffiths et H. Tiffin. 2002. *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*. 2e éd. Londres : Routledge.

Boehmer, E. 2005. *Colonial and Postcolonial Literature : Migrant Metaphors*. 2e éd. Oxford : Oxford University Press.

Camus, A. 1942. *L'Étranger*. Paris : Gallimard.

Camus, A. 2011. *L'Étranger. Ebooks libres et gratuits*. [En ligne] : https://archive.org/details/albertcamus-letranger-1942_20190820 [consulté le 01 octobre 2025].

Daoud, K. 2014. *Meursault, contre-enquête*. Arles : Actes Sud.

France Culture. 2022. « Kamel Daoud : "Je suis allergique à la rente du décolonial" ». Vidéo YouTube, 16 août. [En ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=3PWuJU2-N14> [consulté le 10 octobre 2025].

Kateb, Y. 2006. *Le Cœur entre les dents*. Alger : Éditions Barzakh.

Moura, J.-M. 2007. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : Presses Universitaires de France - PUF.

Rao, R. 1992. *Kanthapura*. New Delhi : Oxford University Press. (Édition originale 1938).

Said, E. W. 2003. *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*. Traduit par Catherine Malamoud. Paris : Éditions du Seuil. (Édition originale 1978).

Spivak, G. C. 2006. *Les subalternes peuvent-elles parler ?*. Traduit par Jérôme Vidal. Paris : Éditions Amsterdam. (Édition originale 1988).



© Synergies Inde, Revue du GERFLINT, n° 14, Année 2025.

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42702413w>

Bibliothèque nationale de France - Décembre 2025 -

Éléments sous droits d'auteur.

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-inde>

